Document generated on 07/15/2025 4:19 p.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Entendre le cri

Jean-Yves Soucy, *Waswanipi*, Montréal, Les éditions du Boréal, collection L'Oeil américain, 2020, 114 pages

Pascal Chevrette

Volume 15, Number 2, Spring 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/95370ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Chevrette, P. (2021). Review of [Entendre le cri / Jean-Yves Soucy, *Waswanipi*, Montréal, Les éditions du Boréal, collection L'Oeil américain, 2020, 114 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *15*(2), 25–26.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

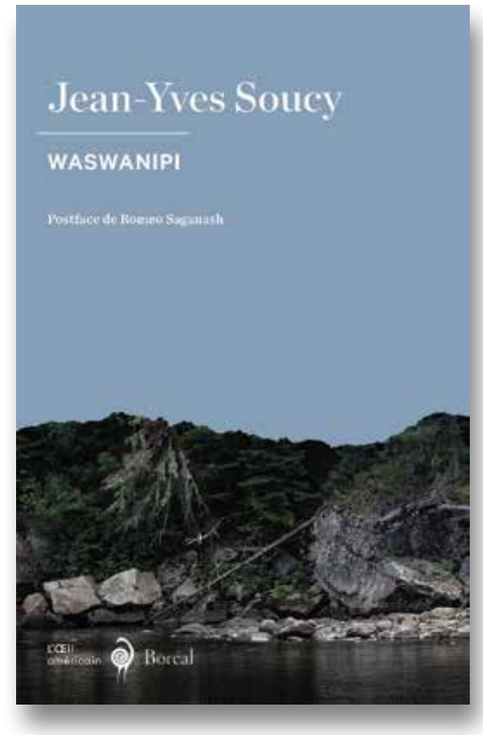
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Entendre le cri

Pascal Chevrette
Chef de pupitre, littérature



Jean-Yves Soucy
Waswanipi
Montréal, Les éditions du Boréal, collection L'Oeil américain, 2020, 114 pages

Bref récit commencé en 2015, *Waswanipi* n'a pu être complété puisque son auteur, l'écrivain Jean-Yves Soucy, est décédé deux ans plus tard. Dans ce court livre, tissé d'anecdotes et de souvenirs, Soucy raconte un lointain épisode de jeunesse alors qu'à l'été 1963, il sillonne les forêts boréales au nord de Lebel-sur-Quévillon et de Chibougamau en exerçant l'emploi de garde-feu pour le compte du ministère des Forêts. Là-bas, en compagnie d'un collègue un peu grincheux, il rencontre des Cris de Waswanipi. L'un d'eux, celui qui le guidera dans ces secteurs et territoires de chasse, était William Saganash.

Soucy n'en a aucune idée à l'époque, mais ce Saganash est le père de Roméo Saganash, homme politique cri et québécois qui, entre autres, a fait partie d'un comité des Nations unies s'étant penché sur les droits des peuples autochtones. C'est d'ailleurs, en aval de cet épisode lointain, lors d'une rencontre avec le député en question, que ce dernier aurait demandé à « Jean-Yves » de consigner ce récit, lui sentant une valeur exemplaire, une mémoire, des leçons, le contact avec un monde disparu.

Bien que ce soit un récit, ce livre comporte une ampleur de thèmes et de perspectives qui nous font entrer dans l'univers méconnu des Cris. On y découvre l'état de leur communauté à l'aube des années 1960, avant la Convention de la Baie-James et du Nord québécois signée en 1975. En soutirant de sa mémoire l'été 1963, Soucy nous fait voir les pas gigantesques que cette première nation du Québec a franchi jusqu'à nos jours. Je ne connais pas l'œuvre de Jean-Yves Soucy. Son *Dieu chasseur* de 1976 m'intrigue comme *Le survenant* de Germaine Guèvremont laisse ses traces de grande œuvre classique. Comme il a laissé en héritage une œuvre importante, je constate avec *Waswanipi* qu'il écrit avec légèreté, précision et efficacité ; dans un style qui pourrait s'apparenter à celui d'Hemingway, d'ailleurs évoqué quelque part dans le texte. En quelques traits, Soucy nous plonge dans de vastes territoires de chasse, décrit admirablement bien ses guides autochtones, sans les idéaliser, avec l'humanité qui est leur. Le William Saganash en question y est présenté comme un homme d'une grande probité et de grande écoute, des traits qui annonçaient le sens diplomatique du fils.

Dans une courte postface, Roméo Saganash précise que c'est en vertu de l'ouverture d'esprit et de la sincérité de Soucy que ses guides cris lui ont livré tant de connaissances à leur sujet. Cet aspect initiatique au monde cri est l'un des grands charmes de ce livre. Soucy fut sans le savoir le témoin « d'un monde qui n'est plus » ; il décrit d'abord les gens, le proche ami de William, mais aussi les femmes du village, les enfants, les religieuses qui s'occupent du dispensaire. Nous sommes plongés dans un univers de chasse, de lacs et de gibiers, où le contact avec la nature est ritualisé, transmis de lointaines sources ancestrales, respectueux de l'animal et de l'arbre.

Soucy cerne une psychologie, un comportement, en quelques traits. Il s'y présente sous des allures un peu candides et c'est ce point de vue qui teinte cette lointaine expérience de garde-feu dans les territoires cris. La force des anecdotes révèle des leçons de diplomatie et des prises de consciences, qui aident à faire connaissance, d'abord par le biais de cette littérature, avec ce peuple qui habite au nord de l'Abitibi et des Laurentides.

Mais le livre nous convie à davantage : la découverte de la civilisation crie. Soucy dira même que cette civilisation lui paraissait aussi inconnue que celle de la Chine, sous-entendant manifestement le fossé qui nous sépare. Ou alors retrouvant un état d'esprit qui a dû animer les jeunes émissaires que Champlain envoyait dans les forêts américaines. S'il est question de croyances, il est aussi question de langue. Tout au fil des souvenirs et des anecdotes, Soucy décrit son apprentissage des rudiments de la langue crie, ce qui l'entraine à la fin à un exposé sur la place que la langue doit occuper dans la vie des humains. C'est à double sens qu'il énonce cela, on le sent ; Québécois, il est conscient de la valeur et de la précarité de la langue, la sienne, et cela lui fait comprendre avec acuité le point de vue et les insécurités de ses compagnons cris.

Autre découvert frappante est le choc de civilisation vécu par les Cris, leur rapport à l'éducation, le délitement de leurs traditions à laquelle ils se vouaient, leurs inquiétudes très légitimes pour l'avenir de leurs enfants, les modifications subies par leur mode de vie traditionnel confronté à celui des Blancs. C'est surtout le poids de certaines structures politiques qui pesaient à l'époque : l'organisation économique autour d'un comptoir de la Baie-d'Hudson, la mainmise fédérale sur le territoire, l'état de minorisation dans lequel les plongeait concrètement la loi sur les Indiens, voire même les humiliait. C'est de tout cela dont est témoin Soucy. Le terme « colonialisme » ne parait pas dans le récit et ce n'est pas nécessaire : nous n'avons pas affaire à une théorie ni un texte militant : qu'une narration, qu'une seule description. La force du récit conduit le lecteur à tirer ses propres conclusions.

La plus belle leçon, c'est de découvrir que William avait compris que l'avenir de son peuple n'était pas dans l'abandon complet de sa culture, ni dans une assimilation radicale, mais plutôt dans une capacité à sauvegarder certains traits de cette identité tout en endossant certaines prérogatives de la modernité, dont la principale : s'instruire et miser sur l'éducation. William Saganash était conscient qu'il ne faut « pas essayer de devenir des Blancs, mais apprendre une nouvelle façon de vivre comme Cris » (p. 70). C'est à cette conclusion qu'en venait l'anthropologue Marie-Pierrre Bousquet dans sa somme remarquable consacrée aux Algonquins de l'Abitibi et du Témiscamingue, *Les Anicinabeks : du bois à l'asphalte*. Roméo Saganash se présente lui-même comme étant l'héritier de cette idée cardinale et dans son cas, paternelle.

C'est un récit au style simple, vivant, très humain. Soucy cerne une psychologie, un comportement, en quelques traits. Il s'y présente sous des allures un peu candides

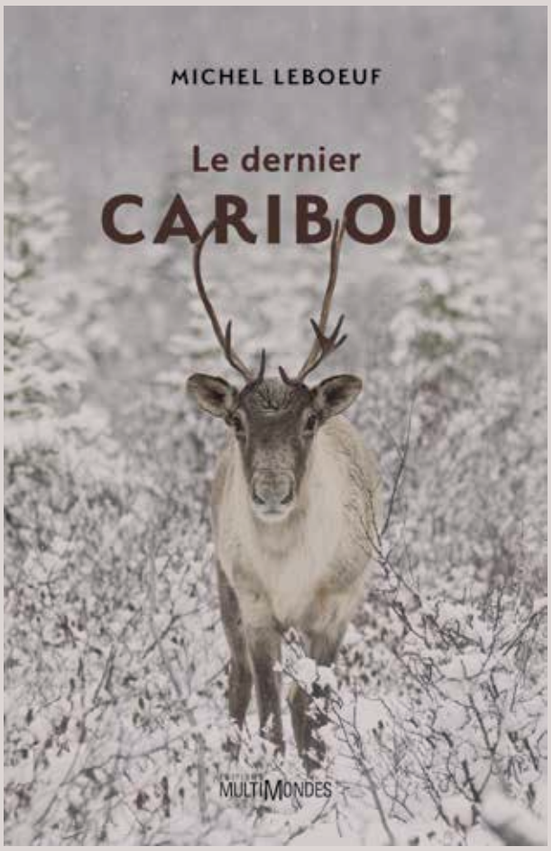
suite à la page 26

Waswanipi
suite de la page 25

et c'est ce point de vue qui teinte cette lointaine expérience de garde-feu dans les territoires cris. La force des anecdotes révèle des leçons de diplomatie et des prises de conscience, qui aident à faire connaissance, d'abord par le biais de cette littérature, avec ce peuple qui habite au nord de l'Abitibi et des Laurentides. Curieux et avec cet intérêt sincère, et non mû par des intérêts financiers ou politiques, le jeune Soucy était comme immunisé, en quelque sorte, puisque ses préjugés étaient atténués et le mettait dans une posture d'ouverture à l'autre : « Je me rends compte, dit-il, que j'ai une relation privilégiée avec mes guides, sans doute parce qu'ils me sentent respectueux et désireux d'apprendre » (p. 59). Soucy a un plaisir manifeste à raconter cette histoire et ça fera le bonheur du lecteur. Livre sans prétention, comme ils doivent l'être, *Waswanipi* permet un premier contact littéraire avec le monde des Iyiyou et donne envie de mieux comprendre la situation actuelle de cette nation depuis la Convention de la Baie-James et du Nord québécois et la Paix des braves. ❖

Michel Leboeuf
Le dernier caribou
Montréal, Éditions Multimondes, 2020, 186 pages

La survie des hardes de caribous forestiers de Val-d'Or, de Charlevoix de même que la harde de caribous montagnards qui occupe les hauts plateaux du parc national de la Gaspésie est sérieusement compromise. Pourtant ces cervidés – des héritiers en ligne directe de réfugiés climatiques de la dernière ère glaciaire – ont maintes fois fait preuve d'une remarquable capacité à s'adapter à un monde hostile et en perpétuel changement. L'extinction de ces populations signifierait la regrettable disparition, à jamais, d'une manière singulière d'exister, de vivre et d'animer nos quelques arpents de neige ; une infortune qui devrait revêtir un sens tout particulier pour nous, Québécois.



Bien que l'illustration de couverture et le titre de l'ouvrage du biologiste Michel Leboeuf puissent suggérer qu'il s'agisse d'un essai portant sur l'histoire du déclin puis de l'effondrement des populations de caribou forestier, la situation critique dans laquelle se trouvent les populations de caribous forestiers du Québec sert simplement à ouvrir une réflexion beaucoup plus large sur les raisons de l'échec des stratégies de protection des espèces vulnérables, menacées ou en voie de disparition

Une des thèses centrales de cet essai est que depuis la parution, en 1859, de *L'origine des espèces* (l'œuvre phare du naturaliste et paléontologue anglais Charles Darwin), trop d'attention a été accordée par les écologistes et les biologistes à la compétition et aux autres interactions négatives entre les espèces, et ce, au détriment de l'entraide, de la coopération, du mutualisme et du commensalisme qui contribuent – au même titre que la concurrence, la lutte ou la prédation – à forger les écosystèmes. Pour Michel Leboeuf, la faute incombe en partie à Darwin en raison de son insistance à utiliser un vocabulaire antagoniste. L'essayiste jette néanmoins principalement le blâme sur les élites victoriennes qui, obnubilées par les avancées scientifiques et techniques et n'ayant que le mot progrès à la bouche, ont adopté une interprétation aussi étroite qu'erronée des propos de Darwin. Des aphorismes tels que *might makes right* (loi du plus fort) et *survival of the fittest* (survie du plus apte) ont marqué durablement les esprits et contribueront à pousser éthologues et biologistes à trop s'attacher au concept d'espèce, négligeant par le fait même de s'intéresser à celui de communauté.

L'auteur invite par la suite le lecteur à « abandonner la vision dépassée d'organismes vivants isolés dans leur milieu » (p. 23) et à plutôt concevoir le vivant à partir de la notion d'holobionte – un mot obtenu par synthèses des vocables grecs anciens *hólos* (qui signifie entier) et *bios* (qui veut dire vie) – qui désigne une unité qui regroupe un hôte, qu'il soit animal ou végétal, et tous les micro-organismes qu'il héberge et, plus largement, toutes les autres espèces avec lesquelles l'hôte en question échange (la plupart du temps dans le cadre de relations mutuellement bénéfiques) des nutriments, des informations, de l'énergie dans son habitat.

Dans le dernier tiers de cet essai, l'auteur livre un vibrant plaidoyer pour la protection de superficies additionnelles de milieux naturels encore intacts. Michel Leboeuf, qui est également directeur général de la Fiducie de conservation des écosystèmes de Lanaudière, défend la thèse que si l'on veut ralentir le rythme actuel d'érosion de la biodiversité (et, incidemment, espérer sauver le caribou forestier), il faut impérativement faire de l'écosystème, et non plus de l'espèce, le point focal des actions de conservation des milieux naturels.

Frédéric Morneau-Guérin
Chef de pupitre, sciences